

les blessures dont ils souffrent. C'est à ce moment, le plus souvent, que chaque nation produit des hommes qui savent s'élever au-dessus des préjugés de la foule et lui indiquer comme un devoir national le renoncement et l'oubli du passé.

Je crois que c'est aimer le Canada que de dire que, la crise actuelle passée, avec elle passera la fièvre impérialiste qui le menace; que c'est l'aimer sincèrement que de croire que les relations entre les différentes provinces seront renouées. Certes, la formation d'une mentalité canadienne qui, pendant les trente premières années de la confédération des différentes provinces du Canada, sembla s'affirmer de jour en jour davantage, a subi en ces derniers temps des heurts et des chocs, et, actuellement, elle rencontre des obstacles que de graves événements grossissent et semblent rendre insurmontables. Pourtant je conserve cette espérance que le malheur et la souffrance, qui font plus pour dessiller les yeux des peuples comme ceux des individus que le bonheur souvent inapprécié et la jouissance toujours inassouvie, sauront réunir dans une même pensée de conciliation ceux qui auront beaucoup souffert et ceux qui auraient voulu écarter de ce pays cette souffrance.

Les heures que nous venons de traverser ont été douloureuses et pénibles. Dans les temps de crise, ce qui depuis longtemps demeurait enfoui au fond du coeur, haine ou rancune, monte à la surface et s'exprime en un langage dont la violence meurtrit et déchire. Notre race le sait, notre race en a souffert ! Et pourtant, paradoxe vivant, notre race en vit ! Née d'une résistance, elle vit encore de sa résistance. Ceux qui l'ont voulu tuer, l'ont réveillée de l'apathie et de l'indifférence coupable dans lesquelles elle s'enlisait.

En effet, ce déchaînement de passions affolées, cette avidité de richesse et de fortune, cet empressement d'un certain nombre à soumettre notre pays aux exactions les plus